

...et si nous retournions en Oranie !

I - TLEMCCEN: CETTE AUTRE RICHESSE DE CHEZ NOUS

AVANT-PROPOS

On a dit que chanter — je l'ai aussi lu — était un moyen merveilleux pour exprimer tous les sentiments, pour traduire toutes les passions, toutes les joies, les peines, les espoirs, tout ce qui fait vibrer un individu ou un peuple. C'est sans doute vrai, mais combien sont-ils ceux d'entre nous qui peuvent exprimer joies et espoirs? Chanter aujourd'hui, est-ce encore possible?... Le cœur n'est-il pas encore trop douloureux?... Alors que les souvenirs du pays perdu emplissent intégralement le cœur et l'esprit!... « *Se plaindre, ainsi qu'on me l'écrivait, mais en sourdine, pleurer en cachette, à l'abri des regards indiscrets, de ceux de nos enfants surtout ou de nos petits enfants... Oui, la chose est exacte* ». Des lettres de ce genre, j'en ai lues bien souvent depuis que je confie les souvenirs du pays perdu à notre Echo. Ne sachant pas chanter, je vais essayer, moi votre serviteur, ou votre « chef d'orchestre », selon l'expression, d'un autre lecteur, d'exprimer ce que nous ressentons tous, lorsque nous évoquons le pays perdu. Aux lecteurs donc de m'emboîter le pas, pour aller revoir une des plus belles régions de notre chère Oranie: le département de la *Perle du Maghreb*, Tlemcen. Mon bâton de route sera rude et agréable, noble et lourd. A l'image de la vie. Mais avant de faire le premier pas, je me dois de répondre aux lecteurs qui m'ont écrit depuis la parution du dernier Echo, mais cela sera fait peut-être dans le dernier Echo de cette année, à propos du charnier de Kenchela, de la joie qu'éprouva *qui vous savez*, en apprenant la signature des prétendus accords d'Evian, diffusée par l'un de ses godillots, et de bien d'autres affaires nous concernant. Mais pour cette fois, je fais miens, intégralement, les sentiments d'un lecteur du « *Pèlerin* » du 15 août dernier, habitant les Hauts-de-Seine: « *Le LIBAN est victime de l'impoture palestinienne car il n'y a jamais eu de peuple palestinien. Aucun Etat arabe n'a voulu accueillir les populations ayant quitté volontairement la Cisjordanie, hormis le Liban pacifique. Un Etat palestinien vassal de la Syrie, et donc de l'U.R.S.S., conduirait à l'anéantissement d'Israël. Je pense donc qu'en dépit des malheurs de la guerre, la victoire d'Israël peut conduire, par le départ de toutes les troupes étrangères, à la renaissance du Liban.* »

C'est dans mon adolescence, avec mon père, pour la première fois, que j'ai foulé le sol tlemçani. C'était après la fin de la grande tourmente de 1914-18, à l'occasion de la traditionnelle, joyeuse et fort colorée « Fête des Cerises ». Mais Dieu, qu'il est loin, bien loin « ce temps des cerises ! ». Pour mon père, c'était en cette circonstance une sorte de retour aux sources, car il y avait vécu une partie de sa jeunesse, ses parents y étant hôteliers, comme aussi plus tard à Marnia, après leur accession à la retraite, une retraite militaire double, car mes grands-parents paternels avaient été tous deux sous les drapeaux sous le Second Empire et sous la III^e République, un peu avant la fin du siècle dernier. Mon père avait désiré me montrer l'emplacement de leur exploitation, place des Victoires, *cette place Négrillon*, ainsi que la désignait, je ne sais plus pourquoi, une partie de la population. Il s'agissait alors de l'Hôtel du Nord, près d'une impasse où était implanté le Commissariat de Police. C'est ainsi que j'appris que la plupart de ses frères et sœurs (sept enfants) étaient nés dans des casernes, à Tlemcen, au Camp Saint-Philippe, ou encore à la Caserne Neuve du quartier de la Casbah à Oran, à l'orée de la Promenade des Planteurs.

J'avais alors une quinzaine d'années, et intéressé par les divers spectacles d'une cité en fête, par les souvenirs personnels qu'il égrenait au fur et à mesure de nos déplacements et promenades, intéressé aussi par le cérémonial de la relève de la garde des tirailleurs en boléro et culotte bouffante de couleur bleue à parements jonquille, se déroulant entre deux casernes quasiment face à face, celle du Méchouar et celle du Gourmelah, j'étais loin, je vous prie de le croire, vraiment très loin de penser que quelques années plus tard je devais à mon tour être un des acteurs de cette relève, à l'heure de satisfaire à mes obligations militaires. Heureuse époque où j'apprenais qu'un enfant de Tlemcen, Eugène Etienne, avait été ministre de la Guerre, et qu'une fille, dans le sens noble du terme, native aussi de cette attachante cité, surnommée « *La Cigale des Tranchées* », Eugénie Buffet, avait durant la Grande Guerre parcouru en chantant les fronts tenus par les troupes d'Afrique, entretenant ainsi le moral des poilus. S'ils sont encore de ce monde, doivent s'en souvenir les anciens de la 37^e Division, ceux du Secteur 132, ceux de Verdun... Oui, heureuse époque où je découvrais une cité dont certains quartiers portaient des noms fleurant bon la nature: allées des Marronniers, des Ormeaux, des Sources, des Mûriers, des Amandiers, des Pins, ou encore une rue Pomaria, appellation du temps de la colonisation romaine, d'autres noms de rêve, la Pépinière, Beauséjour, Bel-

Horizon, Bel-Air, Bellevue, rue de la Belle-Treille, et même allée des Amoureux... que de regrets vont avoir nos lecteurs originaires de là-bas!...

Plus tard, à l'heure de l'éclatement de la cité, de son expansion, Tlemcen devait compter en sus, noblesse oblige, une « *Cité des Cerisiers* ». Après cette première heureuse période d'un séjour prolongé, je devais en connaître une seconde, plus intéressante, plus vivante, plus instructive à plus d'un titre. Il faisait vraiment bon vivre à Tlemcen, mais en... *pékin*, car j'étais devenu non pas antimilitariste, mais anticonformiste au plus haut degré. Par trop bardé de romantisme et d'une certaine logique, je ne pouvais admettre, non pas cette discipline qui fait la force des armées et partant d'une nation, mais le comportement abusif d'un « *deux galons de laine* » imbu de son grade, ancien sergent musulman qui avait dû bigrement *déroutiller* plus d'une fois, qui aspirait sans doute à récupérer sa *sardine dorée*, et se vengeait sur le 2^e classe peu malléable que j'étais devenu après deux mois de service. D'autant que le sergent de garde au poste de police, un dimanche matin, m'avait interdit de sortir sous le prétexte que ma chéchia n'avait pas la hauteur réglementaire — O Courteline —. Aujourd'hui, ce souvenir me fait sourire, lorsque je croise un bidasse de notre ère de contestation, le bonnet ou le béret au ceinturon.

Après un peu plus de deux mois d'instruction comportant marches plus ou moins longues, séances de tir, plat-ventre dans la rocaïlle, la boue, les ronces, les orties, et quelques simulacres de combat à la baïonnette, j'étais hospitalisé à l'issue d'une course stupide, sac au dos, au pas gymnastique sous un soleil de plomb, qui avait provoqué une chute douloureuse. A la vérité, ce ne fut pas grave, mais, je l'avoue, je sus en tirer profit. A l'hôpital, je fis la connaissance d'un enfant de Tlemcen qui avait écopé de je ne sais plus combien d'années de travaux forcés, pour avoir caloté un caporal qui journellement lui cassait les pieds... Il appartenait à une unité du Génie en métropole, où s'était déroulé l'incident et, au bout d'un temps indéterminé, il avait été envoyé sur un chantier proche de Nemours. Il devint mon ami et son père, qui exploitait place d'Alger un salon de coiffure, près d'un bistrot où régnait, toujours souriante, une des plus jolies filles de la cité, m'accueillit comme un second fils, un père respirant la bonté, ce qui me permit de mieux découvrir ce « *Centre des savants, des fins lettrés, des citoyens civilisés, commerçants et artisans aimables, d'un physique agréable, travailleurs et entreprenants* », selon le jugement porté par l'ancien directeur de l'Institut musulman à la Mosquée de Paris, que beaucoup d'Oranais ont connu à l'occasion de ses nombreux passages dans notre cité, Si Kaddour Benghabrit, intime de l'ancien député d'Oran, gérant de l'Echo d'Oran, Mekki Bezzeghoud, qui fut aussi adjoint au maire sous la municipalité Lambert. Mais je reviendrai plus tard sur cette découverte de Tlemcen. Dans cet hôpital, au contact de légionnaires et de mon ami, j'appris à « faire le mur » et c'est ainsi que deux ou trois fois par semaine, j'étais de... sortie après l'extinction des feux, tantôt vêtu de... bleu horizon, tantôt de la tenue de légionnaire, une fois en costume de marin. La chance devait être ma compagne car durant plus d'un mois ce manège dura sans anicroche aucune. C'était ça le système D, devait m'apprendre mon ami qui portait le même prénom que le... narrateur. C'est donc durant mon service militaire que je devais faire plus amplement connaissance avec une cité pour le moins turbulente. Je devais en effet y découvrir, en sus d'un certain art et des qualités d'une catégorie de ses habitants dénombrée plus avant par Si Kaddour Benghabrit, en sus d'un passé historique passionnant et d'une résurgence d'un autre passé, mais d'une grandeur différente, sur le plan de la musique andalouse empreinte d'une nostalgie compréhensive, *un autre art* si on peut dire, où s'emmêlaient les jeux subtils de la politique, la philosophie maçonnique, le judaïsme, et là je pense surtout à la cérémonie annuelle autour du tombeau du Rabb. Je devais aussi découvrir le nationalisme d'une classe s'estimant brimée par une alliance peu recommandée face à une importante population musulmane, dont une partie qui fréquentait la Médersa était souvent plus ou moins concernée par certaines poussées de fièvre se produisant dans le pays, notamment dans le Constantinois. Je peux dire qu'en 1925, j'ai été le témoin de manifestations bruyantes, de heurts, alors que j'étais permissionnaire, et bien des fois contraint de passer une partie de la nuit dans le salon d'une brasserie de la place d'Alger où l'on avait tiré de justesse les rideaux et où, heureusement, il y avait un piano. J'ai assisté à l'arrivée sur les lieux de ces manifestations, de la compagnie montée de la Légion Etrangère stationnée en permanence à Lamoricière, commandée par une des nombreuses gloires de la Légion, le capitaine Frichest de Falloy, le prototype du baroudeur, couvert de cicatrices, de *boutonniers* selon son expression, le plus décoré peut-être après son chef de corps, le colonel Rollet. La présence seulement de deux sections de légionnaires était le remède pour ramener le calme dans la turbulente cité. Le calme, après la tempête, c'était toujours le charme d'une cité n'ayant pas sa pareille en Algérie, ni sa culture, ni son riche et extraordinaire passé,

ni sa douceur de vivre, ni ce cadre bucolique éclatant, déferlant de partout alentour, atmosphère pastorale qu'aurait appréciée ce célèbre compositeur et auteur d'une autre célèbre pastorale, ni, enfin, ses cafés chantants de l'Esplanade du Méchouar, du boulevard National et de ruelles voisines, où la mélodie, la sérénade nostalgique, la ritournelle faisaient chorus avec le rêve. Une exception cependant, une petite exception, à ce sujet, en ce qui concerne Blida. Ce n'était pas la même ambiance sereine ou empreinte d'une certaine tristesse ou de tonalité langoureuse, sauf sans doute, comme on me l'a assuré, à une autre époque que je n'ai pas connue.

Cette époque qu'Elissa Rahis a traduite avec beaucoup de sensibilité dans son ouvrage précisément intitulé "Café chantant". Ce livre a dû paraître dans les années 20, et il est resté là-bas, vous savez où, jusqu'à l'heure de l'adieu au pays. Les cafés chantants de Tlemcen, je les ai souvent fréquentés, en compagnie de quelques camarades de chambre métropolitains, heureux de servir dans une telle garnison où soufflait un certain esprit — un esprit qui avait été pour eux une trouvaille sortant de l'ordinaire, doublée d'une agréable et enrichissante surprise, qui fit dire à l'un d'eux, originaire de Nantes, sursitaire de "Sciences-Po", combien il avait jusque-là ignoré ce que pouvait être l'Algérie. Esprit très ouvert, il avait en peu de temps découvert une certaine culture de l'Islam et réalisé ce qu'était le berbérisme : son paquetage était plus fourni en livres instructifs sur les divers aspects de notre pays qu'en lingerie de circonstance.

J'ai retrouvé Tlemcen en 1930, l'espace de 48 heures. Le temps d'aller, comme mon père dix années auparavant, à la recherche de mes souvenirs, de mes amis Delgado, Tello, Bertrand, Abad, un Ben Kalfat, Nonn le bijoutier de la rue de France, Tisserand, Kalfon le cantinier militaire du Méchouar... Le temps de revoir la chambre de 1924-25, et aussi de choisir une tenue d'exercice, une paire de godilots, un chèche, une chemise... de nuit, tellement elle était longue, une capote, un boudier et un masque à gaz. Je n'avais pu saluer mon ancien colonel, historien et mélomane, le sourire moqueur mais bienveillant. Il était devenu le général commandant supérieur des troupes en Tunisie, Paul Azan, dont les ouvrages relatifs à la conquête et au combat héroïque de Sidi-Brahim qu'il m'avait dédiés, ont sans doute été brûlés par les "braves" que l'on sait, après l'invasion de mon foyer. Après 48 heures de promenade à travers la ville, ce fut le départ pour la période, avec accompagnement de la fanfare et de la clique des *Turcos bonzenfants* jusqu'au Grand Bassin, direction Bedeau avec campement à Sebdu et bifurcation par El Gor, haute-plaine et forêt. A Bedeau, tir, plat-ventre, manœuvres, la neige, le froid sec, la vie en plein air et le coucher sous la guitoune, la Légion, le B.M.C. avec ses filles de joie sans sourire, et le célèbre curé, adjoint spécial du centre, l'abbé Perrin, alerte, bon vivant, érudit, humoriste et contestataire à l'endroit de la haute Administration et de son évêque.

Le curé, non pas de campagne mais du bled, admiré et aimé de ses administrés, en grande majorité musulmans, charitable, serviable et hôte aimable, gourmet et gourmand, s'exprimant dans une langue d'une noblesse, d'une richesse complètement oubliées, abandon-

nées aujourd'hui, en chaire notamment. Cette rencontre, et il y en eut plusieurs par la suite, reste un des fleurons de la couronne de mes souvenirs. Un fleuron à ajouter à celui qui, quelques années plus tard, me donna la joie de connaître à Oran un alter ego, le pendant dirais-je de l'abbé Perrin, le directeur de l'école du Sacré-Cœur, rue de Mostaganem, l'abbé Viaud qui, sous un pseudonyme, publia longtemps des articles de qualité dans le quotidien "Oran-Matin". Et pour ne pas faire mentir le proverbe, je fis, fin 1932 — 50 ans ce mois de novembre — la rencontre d'un troisième érudit à qui je dois beaucoup, car ce fut alors le point de départ de mon "écriture". Mais ceci est une autre histoire que je ne traduirai que par ces simples mots, mais combien émouvants et sincères, croyez-moi : "Je garde Oran dans mon cœur", l'in-fine de sa dernière lettre, écrite peu avant sa disparition, en mars 1979 : c'était l'abbé Lambert.

J'ai retrouvé Tlemcen en 1935, une année avant le déchaînement antifrançais de 1936. C'était à l'occasion d'une conférence littéraire sur Maurice Barrès, donnée par l'ancien maire d'Oran, Gabriel Lambert. C'est avec la joie que l'on peut deviner que je repartis à la recherche du temps passé et des jours heureux. Tout ce que la cité comptait d'intellectuels et de férus de littérature avait assisté à cette conférence qui, littéralement, sortait du commun, à une époque où les joutes politiques étaient monnaie courante, bruyante et trébuchante... Quelle admirable soirée ensuite, dans le cadre de ce véritable paquebot qu'était l'Hôtel Transat... *navigant* dans un cadre bucolique à souhait, dans un silence transcendant, "hors de portée, aurait dit Kant, de l'action ou de la connaissance". Que de découvertes à trente ans, au cours d'une nuit d'insomnie !... Une nuit de *Rêve éveillé*, selon la formule du livre de Léon Daudet.

J'ai encore retrouvé Tlemcen en 1936 et 1937, à l'heure où toute personne arborant une cocarde tricolore sur la poitrine était, c'est le moins qu'on puisse dire, injuriée à l'extrême. Quel lamentable et triste exemple pour l'autochtone témoin de ce spectacle !...

En septembre 1939, je retrouve Tlemcen et, surtout, la caserne de Tirailleurs de mes vingt ans, pour en repartir quelques jours après armé, botté, casqué... J'allais écrire, comme dans l'opérette "Phi-Phi" "*bien chapeauté, botté, bien corseté...*". J'ai encore retrouvé Tlemcen en 1950, venant de Nemours où m'avait conduit le *Méditerranée-Niger...*, notre *Transsaharien*, et je garde le souvenir de deux journées de calme et de réoxygénation dans le cadre de la villa Rivaud et du magnifique panorama de la cité inondée de soleil. Enfin, une dernière fois, en 1957, sous le signe de la force armée et de la peur. Dieu, quel climat alors ! Je n'y suis plus retourné... qu'à l'heure actuelle. Par la pensée... Dans ces pages qui seront étalées au moins jusqu'à l'an prochain. Inch'Allah !

(A suivre)

François RIOLAND

COMMUNIQUÉS

Les Anciens de Mostaganem se sont retrouvés, près de 800, à Vichy, le 1^{er} mai 1982. L'ambiance, toujours aussi chaleureuse et amicale, laisse prévoir qu'ils seront encore plus nombreux, lors de leur prochain rendez-vous.

Ecrire à :

Gilbert PEYBERNES
03200 Vichy (10, avenue de la Marne)

Dans la perspective d'un rassemblement pour des retrouvailles de tous les habitants du village de Bellevue, département de Mostaganem, nous demandons aux personnes intéressées, habitants de ce village, de bien vouloir contacter également d'autres personnes de leurs connaissances susceptibles de ne pas lire "l'Echo de l'Oranie", de communiquer leur adresse et éventuellement leur numéro de téléphone, en s'adressant à :

M. Michel RODRIGUEZ

Domaine de Villary

Route de Saint-Gilles

3000 Nîmes. Tél. (66) 20.35.42

qui, par la suite contactera ces personnes pour leur donner tous les détails, lieu et date de cette rencontre.

LES ARZEWIENS SE RETROUVENT

Le 30 mai 1982, à Raphèle-les-Arles, près de deux mille Arzewiens se sont retrouvés dans l'émotion et la bonne humeur. L'itinéraire avait été fléché par Manou Ventura : rue d'Isly, J.-Jaurès, Denfert, le Retour de la Chasse, les Jardins, Tourville et, non sans humour, Arzew-direction Fos! (fausse, oh! combien...). De la Bocatcha à Arros-Pegao, de Pitchouno à Saboyeta, que de souvenirs échangés autour de la paëlla gigantesque et savoureuse; Lulu Orensa et son accordéon ainsi que l'incomparable Paulo assurent l'animation. Marc Tournut, dernier maire d'Arzew, et son épouse sont là, heureux de retrouver "leur petit peuple", l'espace d'une journée. Ils seront plus nombreux encore l'an prochain à répondre à l'appel des organisateurs: Dubois, Andreu, Carabajal, Victoria, Ventura, Gonzalès...

Avec la mairie de Marseille, nous projetons un voyage-souvenir de quelques jours à Mostaganem et alentours, vers les mois octobre-novembre. Les personnes intéressées sont priées de s'adresser à Mme BALTHS-RUBIO, Les Grands Pins, D 10, Traverse Chevalier, 13010 Marseille, ou téléphoner après 20 heures au (91) 35.20.43.

Le Comité d'Action pour le respect de la mémoire des civils et militaires morts pour l'Algérie française

par la voix de son délégué, G.-Pierre Descaves, 37, rue des Mathurins, 75008 Paris, en accord avec 12 associations d'anciens combattants et 14 associations de rapatriés, a choisi le 16 octobre pour commémorer solennellement les morts pour l'Algérie française, afin de réparer l'insulte faite à nos morts lors des honteuses cérémonies du 19 mars 1982. Des communiqués paraîtront dans la presse locale. Soyez attentifs afin que nous soyons très nombreux ce jour-là qui a été choisi parce qu'il ne marque ni l'exode d'un million de rapatriés, ni la mort dans des conditions atroces de plus de cent mille de nos frères musulmans, ni la mort de centaines de Pieds-Noirs massacrés par le F.L.N. à Oran le 5 juillet, partout avant et après le 19 mars et par des éléments dévoyés de l'armée le 26 mars à Alger, rue d'Isly.

Nous devons, par une présence massive et digne, démontrer à tous et en particulier à M. Laurain, ministre des Anciens Combattants, que cette date seule doit être définitivement adoptée, dans un esprit de réconciliation.